XIX. *Le Colosse de Maroussi.* Henry Miller

Jean Marie ANDRE

Sans Betty Ryan - une jeune femme qui habitait la même maison que moi, à Paris - jamais je ne serais allé en Grèce.

« Un soir, devant un verre de vin blanc, elle se mit à parler de ses aventures vagabondes à travers le monde. Je l'écoutais toujours avec grande attention, non seulement pour l'étrangeté de ses expériences, mais parce qu'elle avait l'air de peindre ses pérégrinations en els racontant. Ses descriptions demeuraient fixées en moi comme de toiles de maître parfaites. Singulière conversation, que nous nous retrouvâmes bientôt en Afrique du nord, dans le désert, parmi les peules dont j'entendais parler pour la première fois. Et puis soudain, la voilà seule-elle chemine le long d'une rivière- la lumière est intense- je la suis de mon mieux sous le soleil aveuglant, mais elle s'égare et voici qu'à mon tour j'erre dans un pays étrange et j'écoute une langue qui m'est totalement inconnue…Non qu'elle soit à proprement parler une conteuse, cette fille ; mais c'est une artiste, d'une manière ; personne ne m'a jamais rendu aussi entièrement l'atmosphère d'un pays qu'elle, celle de la Grèce. Plus tard, bien plus tard, j'ai découvert que c'était près de l'Olympe qu'elle s'était égarée, et moi avec elle ; mais sur le moment, je ne vis que la Grèce ; toute la Grèce- un monde de lumière passant tous mes rêves et toutes mes espérances. »

« Depuis plusieurs mois, avant même cette conversation, je recevais de Grèce des lettres de mon ami Lawrence Durrell, qui s'était presque installé à demeure à Corfou. Étonnantes, ces lettres, elles aussi, mais tant soit peu irréelles à mes yeux. Durrel est un poète ; ses lettres s'en ressentaient : elles créaient en moi une certaine confusion- tant rêve et réalité, histoire et mythologie s'y fondaient avec art. Moi-même, par la suite, je devais découvrir que cette confusion existe vraiment, et qu'elle n'est pas entièrement due au don de poésie. Mia à l'époque, je pensais qu'il en remettait, que c'était pour lui façon de m'enjôler, de me persuader d'accepter ses invitations répétées à venir le retrouver. »

« Quelques mois avant la guerre, je décidai de prendre de longues vacances. Depuis longtemps j'avais envie, entre autres, de visiter la vallée de la Dordogne. Je bouclai donc ma valise et pris le train pour Rocamadour où je débarquai de bonne heure, un matin, vers le lever du soleil, lune brillant encore d'un éclat vif dans le ciel. Coup de génie, de ma part, cette idée d'explorer la région de la Dordogne… véritable paradis dont l'existence doit remonter à des milliers, des milliers d'années. Rien ne m'empêchera de croire que si l'homme de Cro-Magnon s'installa ici, c'est que qu'il était suffisamment intelligent avec un sens de la beauté très développé ? Rien ne m'empêchera de croire que sentiment religieux avait déjà atteint en lui un haut degré de développement et qu'il a fleuri en ces lieus, alors

même que l'homme vivait comme une bête au fond des cavernes. Rien ne m'empêchera de croire que cette grande et pacifique région de France est destinée à demeurer éternellement un lieu sacré pour l'homme[..] Avec cette région, il me reste un espoir pour l'avenir de l'espèce, et même de notre planète. Il se peut qu'un jour la France cesse d'exister, amis la Dordogne survivra, tout comme les rêves dont se nourrit l'âme humaine. »

« À Marseille, je pris un bateau pour Le Pirée. Mon ami Durrel devait m'attendre à Athènes pour me conduire à Corfou ... »

« Á Mycènes, j'ai marché sur des morts incandescents, à Épidaure, j'ai senti un silence si intense qu'une fraction de seconde, j'ai entendu battre le cœur immense de l'univers et compris le sens de la douleur et de la souffrance ; Si Épidaure est synonyme de paix, Mycènes qui offre en apparence le même calme, le même silence, éveille un monde de pensées et d'émotions totalement différent. À Tirynthe, l'ombre de l'homme cyclopéen s'est étendue sur moi et j'ai senti le flamboiement de cet œil intérieur qui n'est plus aujourd'hui qu'une glande maladive ; à Argos, la plaine entière était dans une brume ardente… où j'ai vu les fantômes de nos Indiens d'Amérique que j'ai salué en silence ».

« Moi, natif de New York, la plus grandiose et la plus vide des villes du monde, me voici pour l'heure à Mycènes, m'efforçant de comprendre ce qui passé ici, il y a des siècles. J'ai l'impression d'être une blatte rampante parmi de splendeurs démantelées. J'ai peine à croire que quelque part, loin dans le fouillis de feuilles et de branches du grand arbre généalogique de la vie, ceux qui m'ont engendré ont pu connaitre cet endroit, poser les mêmes questions, retomber inanimés dans le vide pour s'y engloutir sans laisser d'autre trace de pensées que ces ruines, qu'un monde de reliques éparses dans les musées, qu'une épée, un essieu, un heaume, un masque mortuaire, en or battu. »

« Un monde de lumière vient de naître. L'homme regarde l'homme avec des yeux neufs. Il est frappé de terreur religieuse à la vue d son image brillante partout reflétée. Il en va ainsi depuis des siècles-des siècles avalés, l'un après l'autre, telles pastilles pour la toux, ; poème, poème héraldique, comme mon ami Durrel. Pendant que la magie tient sous le charme les hommes inférieurs, les initiés, les druides du Péloponèse, préparent les tombeaux des dieux et les dissimulent t sous la tendresse des tertres et des mamelons. Les dieux s'en iront un jour, laissant derrière eux la carapace à forme humaine, bonne à tromper les incroyants, les pauvres d'esprit, et les âmes timides qui ont changé notre terre en haut fourneau et en usine. »

1.Henry Miller. *Le colosse de Maroussi. Nouvelles Éditions Stock.1958.*

La suite… vous la trouverez chez votre libraire